

DIALOGUES

82 Alternatives musicales
et cultures urbaines

85 Maghreb musical alternatif

87 La condition de la femme
musulmane : entre le divin et l'humain,
un débat les pieds sur terre



Groupe DARGA. Maroc. /DARGA

Révolution musicale au Maghreb

La réalité des musiques du Maghreb est inconnue pour la plupart du public européen. L'actualité n'a rien à voir avec les clichés habituels : les groupes de rock, rap, fusion, forment une nouvelle vague musicale désireuse de contribuer aux changements sociaux, politiques et culturels de la région. Tels sont les acteurs de la révolution musicale qui se déroule aujourd'hui de Rabat à Tunis.

Malgré le manque d'infrastructures, de professionnalisation, et avec la seule aide des associations et festivals, cette nouvelle génération d'artistes compose un

Maghreb musical alternatif qui s'impose de plus en plus, proposant une alternative à la léthargie culturelle dans laquelle se trouvait la région depuis des décennies.

A travers un mélange de langues et de styles, les groupes musicaux décrivent leur vie quotidienne, croient en un meilleur avenir et aspirent au changement de leur situation. Ils se refusent malgré tout à abandonner leur terre, et créent au sein de leurs frontières une alternative à la fois culturelle, économique, sociale et politique.

Alternatives musicales et cultures urbaines

Via la musique une identité marocaine, algérienne, tunisienne, ouverte sur le monde, plurielle et décomplexée se développe malgré les difficultés de production.

Amel Abou el Aazm, Badre Belhachemi

MBS, Intik, Bigg, Djmawi Africa, Darga, H-Kayne, Hoba-Hoba Spirit, Myrath, Dragon-Balti, Mazagan, Fez City Clan, Fnaire, Casa Crew, Steph Ragga Man... Pour certains, ces noms n'évoquent sans doute pas grand chose, pourtant il s'agit des principaux protagonistes de la révolution musicale en cours actuellement au Maghreb. Pêle-mêle, ils créent l'actualité culturelle de leurs pays. Maîtrisant aussi bien le rap venant des Etats-Unis ou de France, le rock d'Angleterre, le *reggae* de Jamaïque, que les rythmes *chaouis* des montagnes maghrébines et la musique *gnawa* des anciens esclaves emportés de force d'Afrique de l'Ouest vers le Maghreb, cette nouvelle génération d'artistes s'impose de plus en plus, contre vents et marées, à contre-courant de la léthargie culturelle que la région vit depuis des décennies, et crée l'alternative.

Pourquoi utiliser des mots aussi forts que « révolution » ou « alternative » ? Car une crise artistique et identitaire marque le Maghreb depuis les 30 dernières années : entre les tubes orientaux et commerciaux, peu de place est laissée à l'innovation et à la création dans les projets artistiques. Mais davantage qu'une révolution musicale, ce mouvement constitue avant tout une bouffée d'oxygène inespérée pour les jeunes maghrébins. Les 15-35 ans, empêtrés dans des taux de chômage et des diplômes sans débouchés, ne se voient proposer aucune perspective d'avenir par les régimes en place. A côté de cette impuissance politique, le bouillonnement musical que reflète le chiffre étonnant dépassant les 1 500 groupes comptabilisés tant à Alger, qu'à Casablanca et Tunis, délivre un message d'espoir dynamisant. Des festivals se créent ici et là, des radios, des associations culturelles... Certes, la vitesse de croisière est différente selon qu'il s'agisse du Maroc, de l'Algérie ou de la Tunisie, mais le sentiment que quelque chose se passe dans ces pays est réellement palpable. Si avec MBS et Intik, le rap algérien a été pionnier au niveau de cette nouvelle scène, les 10 ans de guerre civile et d'attentats terroristes ont retardé la consolidation de ce circuit et des infrastructures en Algérie. Le Maroc, avec sa cinquantaine de festivals et son ouverture du paysage audiovisuel, fait figure de premier de la liste. La Tunisie, malgré l'omniprésence de la cen-

sure et du régime policier bouillonne tout autant. Dans ces trois pays, tout un circuit culturel se met en place, une sorte de Maghreb Musical Alternatif. Dans une fusion de langues et de styles, les formations musicales décrivent leur quotidien, espèrent un avenir meilleur et aspirent à un changement de leurs situations. S'appuyant sur des associations, des festivals et le système D comme uniques soutiens, ils tentent de résister à l'appel du Nord en créant, dans leurs pays, une alternative, à la fois culturelle, économique, sociale et politique. En bref, de Rabat à Tunis en passant par Alger, il est avant tout question de créer et d'imposer sa différence.

'Mots pour maux', une musique plurielle et métissée

A écouter l'ensemble des artistes de ce mouvement, et malgré des choix musicaux différents, c'est l'engagement au niveau des textes qui apparaît sans aucun doute comme l'un des dénominateurs communs où se retrouve cette scène. Bigg, Dragon-Balti, MBS, Darga, Djmawi Africa ou Hoba-Hoba Spirit chantent mais prennent surtout la parole pour dénoncer, revendiquer et contester... Dénoncer tout ce qui va mal, sans prendre en considération les lignes rouges imposées par l'ancienne génération d'artistes maghrébins. Revendiquer cette liberté d'expression qui a mis si longtemps à arriver. Contester la politique de la sourde oreille que les politiciens ont développée. Les discours des partis politiques ne signifiant plus grand-chose auprès des jeunes, la musique devient alors un mode d'expression, un moyen de libérer la parole, une manière d'exister : « *Le hip-hop, c'est un moyen de véhiculer des messages* » confirme Bigg, le rappeur casablançais. Injustice et misère sociales, chômage, corruption, l'Irak, la Palestine, l'Afrique... les thèmes vont du politique au quotidien, du local au global, des épisodes historiques délaissés par l'Histoire officielle à la guerre civile, situation en Algérie oblige. Délaissant le système politique, ils deviennent les porte-paroles d'une génération tout en espérant pouvoir améliorer les choses, sans se préoccuper de tabous ou de censure, conscients que

leurs chansons participent à une prise de conscience comme l'affirme un des membres de Darga : « Notre objectif, c'est de réveiller la jeunesse. »

Ces paroles anticonformistes sont chantées sur un mélange sonore, rythmique et mélodique qui l'est tout autant, sinon encore plus révolutionnaire. En effet ce melting-pot musical sort du carcan identitaire arabo-musulman imposé au sortir des indépendances par les régimes maghrébins, il rompt avec les dichotomies Orient/Occident et tente également de retisser le lien avec les musiques dites traditionnelles. « Il existe une sorte de regain d'intérêt pour les musiques du patrimoine, plus encore pour la musique provenant du Sud » confirme Amina Alik, directrice du mensuel culturel algérien *D-Full*. Sur un air de *reggae* ou de *gnawi*, la *darija* « maghribyia », « djazayria » ou « ettounissya » flirte avec l'anglais, le français et l'espagnol. Longtemps délaissés, dénigrés et exclus de l'univers officiel au profit de l'arabe classique (qui n'est pourtant parlé ni dans les foyers, ni par une grande partie de la population amazighe), la *darija*, l'*amazigh* du Souss, le kabyle retrouvent leur place dans ces chansons. « On essaie d'employer un langage compris par tous en utilisant le parler quotidien des algériens et nous sommes en train de travailler sur des textes en kabyle » explique ainsi Abdou, le guitariste de Djmawi Africa. Ainsi, au travers de la musique, des stratégies identitaires s'accomplissent. Les compositions musicales symbolisent un discours identitaire d'autant plus captivant que ces chansons entrent de plein pied dans le débat résultant des effets de la mondialisation. L'idée communément admise est que le mouvement général de globalisation s'accompagne dans chaque société d'une perte de ses propres repères, de son identité, de ses traditions. Or ce syncrétisme musical que les musiciens opèrent à partir des genres musicaux étrangers, démontre leur volonté d'union (réunir à la fois ce qu'on appelle rapidement et abusivement « le traditionnel » et « le moderne », « le local » et « le global »). Cette créativité culturelle s'opère et s'impose spontanément. Rabbah, un des rappers de MBS, résume cette idée en quelques mots : « Nos influences ? Toutes celles qui atteignent nos oreilles. C'est notre identité musicale naturelle, le choc entre l'acquis de notre enfance et ce qu'on est allé chercher dans la culture *hip-hop* qui venait d'ailleurs. » Via la musique, c'est ainsi une identité marocaine, algérienne, tunisienne, ouverte sur le monde, plurielle et décomplexée qui se développe malgré les difficultés de production.

Au début étaient des associations et des festivals

Le contraste entre le néant qui caractérise encore le domaine des infrastructures culturelles au Maghreb et ce bouillonnement culturel soulève ainsi une série de questions : comment ce mouvement s'est-il créé et continue-t-il d'exister ? Comment les groupes ont-

Paroles

- « On ne croit plus à aucun courant politique, dans leurs futurs il n'y a pas de droits de l'homme. On pensait que la gauche avait la solution, mais ce n'était qu'une autre illusion. On n'y croit plus maintenant, on n'y croit plus. » DARGA, *Stop Baraka*.
- « Moi, messieurs, j'ai que ma plume et mes yeux pour filmer des cieus. Il ne pleut pas une thune, et nos parts sont fines. Mais on a une faim de loup, de la rage au fond de nous, pas de guns, mais une gueule, donc avant la fin on l'ouvre. » Hkayne, *Money*.
- « Quand t'as plus rien à dire, tu peux toujours dire j'en ai marre ». MBS, *Le Micro Brise le Silence*.
- « Manipulation, agression, déception, C'est ce qui est mon sort aujourd'hui, mon seul crime est d'espérer et de rêver. » INTIK, *La victoire*.
- « Y a du piratage à tous les étages, c'est qu'on a la rage d'être mis en cage. Mr Bill Gates a tellement d'argent qu'il pourrait offrir ses produits à un continent. » Hoba-Hoba Spirit, *Trabando*.
- « Il y en a qui volent des villages, il y en a qui nient avoir volé, il y en a qui sont morts devant moi, il y en a qui ont tué puis se sont enfuis. Il y en a qui, innocents, se sont fait inculper et restent opprimés dans la presse ». Bigg, *Al Khouf*.

ils réussi à surmonter les barrières et les difficultés qui entachent tout processus de création ? Au début, les structures associatives ont été primordiales pour les groupes et la construction de cette nouvelle scène musicale. Elles ont été les premières à fournir un local de répétition, à organiser des concerts, à donner des coups de pouce financiers à la veille de la sortie d'un album, à livrer des contacts avec d'autres acteurs culturels. Leurs démarches ont constitué le principal soutien de ces groupes. Au Maroc, si on devait identifier « une cause matérielle » à l'explosion des groupes de musiques, « L'Boulevard », manifestation culturelle annuelle organisée par l'association EAC l'Boulevard à Casablanca, arriverait largement en première position, car cet événement a réussi à canaliser l'énergie qui existait, à concrétiser une évolution musicale. Unique en son genre, il est le seul à avoir fait évoluer les groupes, à donner une reconnaissance aux artistes, et à permettre au public, qui vient de tout le Maroc, de voir et de suivre les formations actuelles. Créé en 1999, il en est aujourd'hui à sa 10ème édition et attire plus de 150 000 jeunes pendant quatre jours et fait rêver les artistes de l'autre côté de la frontière : « il paraît que le Boulevard, c'est 40 000 personnes en plein air ! Ça c'est fou ! (...) Le travail qui a été fait au Maroc par les jeunes pour ce mouvement nous fait garder espoir pour l'avenir. Tout est faisable » commente avec envie le rappeur algérien Rabbah. Organisé au départ dans une petite salle qui ne contenait que 300 personnes, il se tient aujourd'hui dans deux stades et a multiplié par 1 000 sa capacité d'accueil et son public. Rendez-vous incontournable pour la découverte de jeunes talents, le Boulevard permet aux groupes de se lancer dans le circuit professionnel et d'être ensuite contactés par les festivals nationaux et internationaux. En bref, le Boulevard est le point de départ de toute aventure musicale pour les jeunes groupes marocains, la voie royale avec de nombreux débouchés à la clé. « Le Boulevard, c'est la

meilleure chose qui ait été faite par des jeunes pour des jeunes au Maroc et c'est la seule » exprime le groupe de métal Anaconda.

La réussite du Boulevard est immense car c'est la première structure à avoir développé ce concept, et à avoir innové dans un domaine où personne n'avait pu et su apporter de solutions. Depuis, les répercussions de cet événement ont largement dépassé les frontières du culturel – et du pays – en donnant des idées à diverses structures, issues du secteur privé en particuliers : Festivals, sponsors, agences spécialisées en événementiels. Sur le mode du sponsoring, les festivals explosent ainsi au Maghreb. Si, au Maroc le Festival Gnawa et Musiques du monde est celui au pouvoir symbolique le plus fort qui a ouvert le bal aux autres, en Tunisie, un festival a également été le canalisateur du bouillonnement musical actuel : « A part le Festival Méditerranéen de la Guitare (FMG) qui programme des groupes alternatifs, rares sont les manifestations qui ouvrent leurs portes » explique Karim Benamor, présentateur de l'émission *Zanzana*, consacrée en particulier aux scènes rock et métal. Fonctionnant sur un modèle similaire à celui du Boulevard casablancais, ce festival organise des auditions lors de l'événement « Accord de guitare », et sélectionne les groupes qui participeront ensuite au FMG. « Nos participations les plus importantes restent les différentes éditions du Festival Méditerranéen de la Guitare » confirme le groupe tunisien Myrath. Une relève commerciale s'est ainsi enclenchée et regroupe dorénavant d'autres acteurs issus du secteur privé, permettant de promouvoir davantage cette scène.

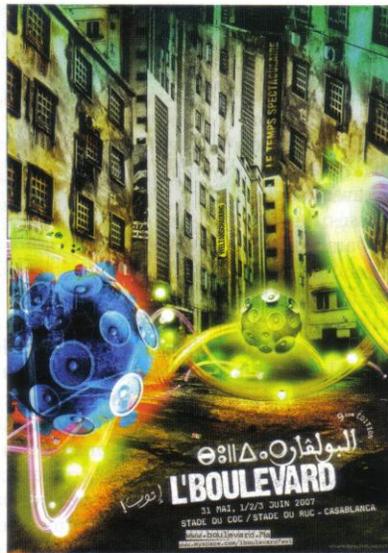
Et maintenant ?

Mis à part les quelques associations et les festivals qui ont procuré une certaine visibilité à cette scène, les artistes se sont octroyés eux-mêmes des solutions et n'ont compté que sur le Système D, l'autoproduction et leurs propres moyens pour pouvoir continuer. « Depuis le début de notre parcours, nous n'avons reçu aucune aide. A part notre local de répétition, tout le reste (achat de matériel par exemple), c'est de l'autofinancement. Les subventions, comme il se fait en Europe, sont inexistantes » développe le guitariste de Djma-

wi Africa. Dans ce sens, Internet a été un outil magique qui a permis aux groupes, non seulement de donner eux-mêmes une visibilité à leur musique, mais de pouvoir la diffuser et la promouvoir. En effet, même si toute cette mouvance commence à se positionner en tant que véritable musique du Maghreb, l'infrastructure continue de manquer de façon cruelle (sociétés de production, labels indépendants, locaux de répétition, conservatoires modernes, bureaux de droits d'auteurs, magasins de musique). Il apparaît évident que si cette vague espère une relève, il faut qu'elle se batte elle-même pour ses droits. Une fois de plus, comme elle l'a fait pour imposer son style. La scène maghrébine tente douloureusement de passer du stade de l'amateurisme à celui du professionnalisme. Mais même si entre radios, télévisions, festivals, développement des sociétés d'événementiel et de sponsors, essor de la presse écrite, un avant-goût de professionnalisme est à noter, le grand absent reste l'Etat qui n'a toujours pas de politique culturelle. Exporter la musique sous d'autres cieux reste donc la seule issue de secours. Car une fois réalisé le tour des festivals locaux et des rares salles existantes, les groupes se retrouvent à la case départ et n'ont d'autre alternative que celle de jouer dans

des festivals européens, de décrocher un label étranger (exemple du groupe tunisien Myrath qui a signé avec un label français). Plus grave encore, certains musiciens se retrouvent contraints de vivre un exil musical et social pour faire carrière en Europe. « Il est difficile de vivre de sa musique en Algérie. C'est un mécanisme économique. L'artiste est quelque peu marginalisé et dans les inconscients collectifs, ce n'est pas un métier !!! » constate amèrement le groupe Djmawi Africa.

Une dynamique est certes lancée, mais se pose alors avec pertinence la question de la professionnalisation de cette scène : chacun le constate, il est toujours quasi-impossible pour les musiciens de vivre de leur art. Le nombre de concerts – et donc de cachets – reste insuffisant. Mais les artistes qui forment ce Maghreb Musical Alternatif, unis non par des traités politiques mais par les mêmes galères, n'attendent dorénavant plus rien de leurs Etats, et ne comptent plus que sur eux-mêmes pour trouver les moyens de survivre. D'ailleurs, « tant pis si nos politiques ont échoué à s'unir » relève Djmawi Africa, peut-être bien que l'UMMA, l'Union du Maghreb musical alternatif, se concrétisera plus rapidement que l'UMA (Union du Maghreb arabe). ■



Visuel du L'Boulevard 2007. / L'BOULEVARD

Maghreb Musical Alternatif**Groupes de rock, rap, fusion
conforment une nouvelle scène musicale
qui contribue aux changements sociaux,
culturels et politiques de la région.**PROPOS recueillis par *Amel Abou el Aazm*

Au Maghreb, tout un circuit culturel se met en place, une sorte de Maghreb Musical Alternatif. Dans une fusion de langues et de styles, les formations musicales décrivent leur quotidien, espèrent un avenir meilleur et aspirent à un changement de leurs situations.

H-Kayne, groupe de rap marocain

A/1 : *Quels sont les thèmes de vos textes ?*

H-KAYNE : On chante sur ce qu'on vit, ce qui existe, sur la réalité, on ne ment pas. Le chômage par exemple, il est là, il existe. Il n'y a pas de tabous, on ne s'autocensure pas. Mais on sait comment maquiller les choses. Il faut savoir comment faire passer le message et comment réussir à capter le plus de personnes avec le même sujet, mais d'une façon plus ou moins humoristique.

Bigg, rappeur casablancais

A/1 : *Bigg est aussi connu par le surnom Al Khasser (le rebelle, le désobéissant, l'indiscipliné en français). Pourquoi ?*

BIGG : Rebelle, je l'assume. Je ne me cache pas. Je ne mens pas. C'est du pur vécu. Une pure réalité. Vue de l'angle où je suis. Peut-être que d'autres ne connaissent pas cette réalité, mais moi c'est ma réalité. Je ne con-

nais pas l'autocensure, je n'ai pas de tabous, pas de limites. Je dis ce que je pense carrément. Et aux jeunes qui voudraient se lancer dans la musique, je leur dis d'avoir le courage de dire ce qu'ils pensent à haute voix.

Djmawi Africa, groupe d'Alger

A/1 : *Quels sont les thèmes de vos textes ?*

DJMAWI AFRICA : Nous parlons de choses diverses : du quotidien des jeunes algériens. Une chanson comme *Zmen* parle de l'époque dans laquelle nous vivons et comment nous la voyons, des changements, des régressions et des phénomènes sociaux qui touchent. *Zawali* relate la vie comme son nom l'indique d'un *zawali* (chômeur, démuné), le quotidien de la grande majorité de la population maghrébine.

A/1 : *Dans quelles salles vous produisez-vous ? Lors de quels événements ?*

DJMAWI AFRICA : Sur Alger il n'y a pas de salles de concert de musique actuelle (sans chaises) et les autres se comptent sur le bout des doigts. Nous avons joué pratiquement dans toutes les salles algéroises. Parfois ce sont des organismes privés qui font appel à nous pour des événements. Les autres concerts sont organisés par les institutions publiques comme les festivals par exemple, cela dit ils ne sont pas nombreux. Un effort a été néanmoins fait en 2007 pour « Alger, ca-

pitale de la culture arabe » où plusieurs événements ont été créés, pourvu que ça dure. Mais il faut un investissement massif dans les infrastructures.

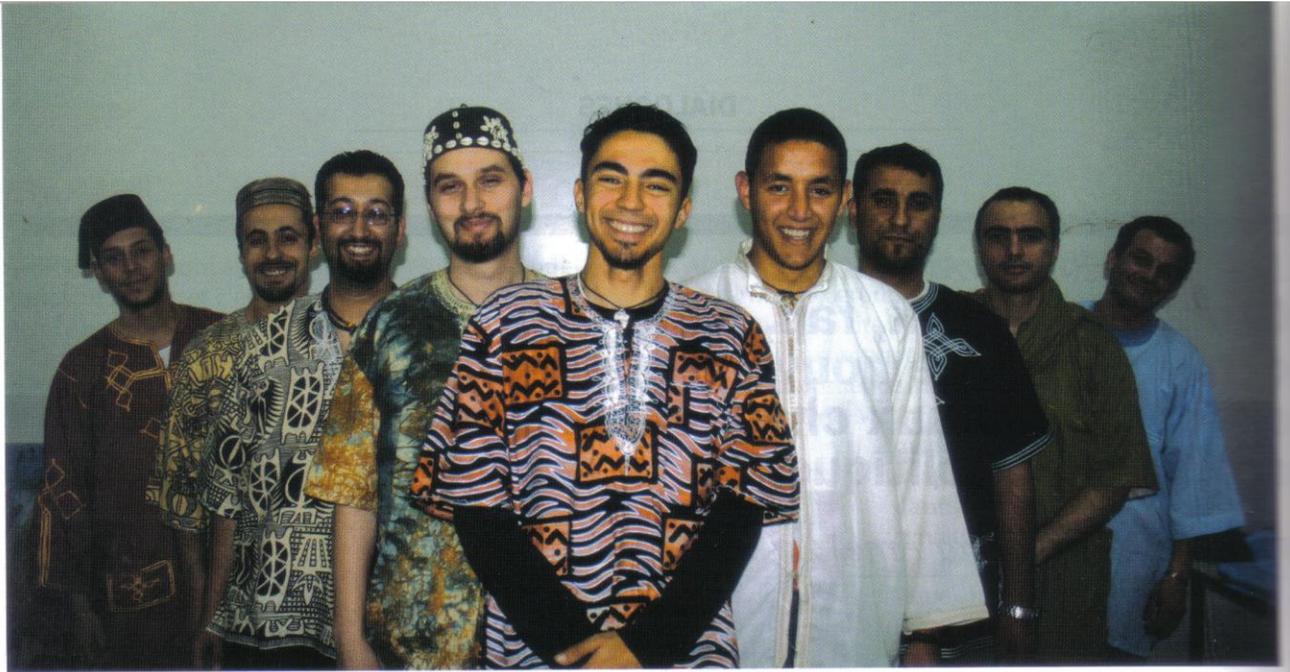
A/1 : *Comment expliqueriez-vous cette nouvelle vague d'artistes ?*

DJMAWI AFRICA : Tout simplement le contexte général (...) Les jeunes ont compris qu'ils pouvaient faire passer des messages, ils ont eu des oreilles attentives et voilà. Il y a une soif de vivre terrible, ceux qui ne souhaitent pas prendre des risques et émigrer sur des bateaux précaires doivent vivre pleinement leurs passions ici.

**Amina Alik, directrice du
mensuel culturel algérien
'D full'**

A/1 : *En Algérie, quelles sont les possibilités de concert pour les groupes de cette scène alternative ?*

AMINA ALIK : Beaucoup de festivals ont vu le jour cette année : L'année 2007 a été l'année d'« Alger, capitale de la culture arabe ». Enormément d'artistes et de groupes ont donc eu l'occasion de se produire, et même de faire des tournées à travers le territoire national. Néanmoins, cela reste insuffisant. La cause ? Manque d'initiatives de la part d'organismes étatiques et manque de moyens parfois du côté des privés. Manque d'infrastructures également : pas assez



Le groupe algérien, Djmawi Africa./ DJMAWI AFRICA

de spectacles, pas vraiment d'espaces en plein air aménagés.

A/I : *Il y a-t-il une professionnalisation de cette scène ?*

AMINA ALIK : Absolument pas. Les artistes font ce qu'ils peuvent pour survivre.

A/I : *Quelles sont les grandes différences entre le Maroc, l'Algérie et la Tunisie par rapport à cette scène ?*

AMINA ALIK : Comme déjà cité, le problème des infrastructures en Algérie est majeur. Pas assez de salles, pas de sono, pas assez d'hôtels... Ensuite, tout se fait en amateur chez nous (...). Le peu que j'ai vu (ailleurs) m'a renvoyé à l'amère réalité : l'Algérie est encore loin à côté de ce que font ses voisins. Les 10 années de retard que nous avons prises ont encore des retombées dans tous les domaines, en particulier celui de la scène musicale qui à un moment donné, était à des années lumière de faire partie des priorités.

MYRATH : Ah non ! Absolument pas, les groupes de métal ne peuvent pas vivre de leur musique (à moins de jouer des reprises de *soft rock* dans des hôtels) car à part le Festival Méditerranéen de la Guitare aucun des nombreux autres festivals ne font participer des groupes de métal. Il existe des gens qui font des efforts pour que cela change et on espère bien que leurs efforts finiront par remédier à cette situation. Pour le moment on ne peut pas vivre de notre musique, mais notre but est justement de vivre de notre passion qui est la musique. Le chemin est encore long mais on est déterminé à nous imposer sur la scène internationale et pourquoi pas vivre de notre musique. Nous sommes encore jeunes (la moyenne d'âge est de 22 ans) et avons donc le temps pour aller au bout de nos rêves !

A/I : *Remarquez-vous un changement concernant le domaine culturel en Tunisie ? Une évolution ? Si oui, à quel niveau ?*

MYRATH : Oui il y a un changement au niveau de la mentalité : le métal n'est plus un tabou ainsi les sponsors ne

de façon régulière. Même la télévision nationale commence à changer puisque Myrath a joué trois titres dans une émission du samedi soir très suivie et qui est normalement consacrée à la musique orientale.

Karim Benamour, journaliste tunisien et animateur radio

A/I : *Il y a-t-il une professionnalisation de la scène alternative tunisienne ? Les artistes peuvent-ils vivre de leur art ?*

KARIM BENAMOUR : Pour le moment, la scène est essentiellement amateur. Aucun artiste n'est en mesure de vivre de sa musique puisque les concerts sont pour la plupart sans cachets, ou alors permettant à peine à couvrir les dépenses (sono, travaux d'impression, déplacement, salle de spectacle...). Le nombre de concert est insuffisant.

A/I : *En Tunisie, et en particulier au niveau de ce mouvement, les métiers de la musique commencent-ils à se développer ?*